

Travail commandé, travail incorporé et marchandise étalon *

Dans ce travail, j'envisagerai (a) d'éclaircir jusqu'à quel point la diversité des réponses fournies par Smith, Ricardo et Max au problème de la recherche d'une « mesure invariable des valeurs » dépend de la diversité des hypothèses de départ respectives ; et (b) de rendre compte de la conclusion « surprenante » de Piero Sraffa, selon laquelle le problème tel qu'il est formulé par Ricardo, possède une solution qui « s'approche » de celle proposée par Smith (« à savoir la quantité de travail commandée, solution à laquelle Ricardo était résolument opposé (1) »). *

Adam SMITH

Marx n'est disposé à ne reconnaître qu'un « mérite pratique » à l'essai de Bailey « On the Nature, Measure and Causes of Value » pour avoir « éliminé le problème de la recherche d'une mesure invariable des valeurs » (2) (« qui est semblable à celui de la quadrature du cercle » (3), écrit Marx¹. Et en effet à partir de la critique, superficielle mais efficace de Bailey, ce problème sort pratiquement du champ des préoccupations des économistes et n'est tout au plus rappelé que comme une curiosité de l'histoire des doctrines, un exemple d'intrusion métaphysique dans l'appareil analytique des classiques.

Le caractère métaphysique de la mesure invariable de la valeur a été rapidement attribué à la théorie classique de la valeur dans son ensemble : une interprétation courante a été de considérer cette dernière comme un produit typique de la tradition du droit naturel anglais. « La conception psychologique de la valeur travail est toujours liée à la conception métaphysique du rapport entre l'homme et la nature » (5), écrit Myrdal en se référant indifféremment à Smith, Ricardo et Marx.

(*) Je désire remercier pour leurs conseils P. Garegnani, A. Roncaglia, R. Rowthorn et P. Sraffa. Il va sans dire que je porte la responsabilité de tout ce qui pourrait déplaire au lecteur.

1. Voir la comparaison que fait De Quincey, ricardien de stricte obédience, avec « le principe du mouvement perpétuel » (4). Il est toutefois important de remarquer que la position de Marx (mais également celle de De Quincey) est fondamentalement très différente de celle de Bailey.

Si nous commençons par le cas de Smith, l'on ne peut nier la présence d'éléments de droit naturel (qui trouvent en particulier leur origine chez Locke) dans la *Richesse des Nations*²; toutefois, une interprétation de la *Richesse des Nations* qui mettrait exclusivement ou même principalement l'accent sur ces éléments risquerait d'être pour le moins trompeuse.

La recherche d'un étalon de mesure invariable devait apparaître à Smith comme le préalable évident à l'étude du problème de la valeur des marchandises, non seulement parce que ce préalable était courant dans la littérature du XVIII^e siècle³, mais surtout parce que cette démarche était conforme à l'attitude empirique et anti-métaphysique adoptée par Smith (7).

Le modèle méthodologique auquel se réfère explicitement Smith est la physique newtonienne. Newton avait suggéré d'étendre l'application de sa « méthode expérimentale » en dehors du champ de la philosophie naturelle⁴ Smith reprit cette suggestion, en avançant la possibilité d'utiliser dans la philosophie morale, et en particulier en économie politique, des hypothèses dérivées « par analogie » de la physique (10).

Avant Smith, la suggestion de Newton avait déjà été suivie par David Hume dans « *A treatise on Human Nature being on Attempt to introduce the Experimental Method of Reasoning into Moral Subjects* » et celui-ci doit être considéré comme le point de référence méthodologique le plus proche : non seulement Smith fut son ami le plus intime (il devint son exécuteur testamentaire) mais il fut le seul à lui accorder « le témoignage d'une approbation sincère et totale » (11)⁵.

Sans chercher à établir des rapprochements hâtifs, il est certain que la persévérance de Smith dans la recherche d'une définition satisfaisante de la mesure des valeurs rappelle la fameuse discussion de Hume sur la division infinie d'une longueur et sur la nécessité d'une unité de mesure exacte pour établir la relation d'égalité : « Toute la géométrie est fondée sur les notions d'égalité et d'inégalité et nous

2. Par exemple « La propriété que chaque homme a sur son propre travail, de même qu'elle est l'origine fondamentale de tout autre propriété, de même elle doit être considérée comme celle qui est la plus sacrée et la plus inviolable » (6).

3. Sir J. Steuart intitule par exemple le troisième chapitre du troisième livre de ses principes « *Incapacities of the Metals to perform the Office of an Invariable Measure of Value* ».

4. « *Utinam coetera naturae phoenomena ex principiis mechanicis eodem argumenti genere divivare leceret... Spero antem quod vel huic philosophandi modo, vel veriori alicui, principia hic posita lucem aliquam praebebunt* » (8).

« *And if natural philosophy in all its parts, by pursuing this method, shall at length be perfected, the Bounds of Moral Philosophy will be also enlarged* » (9).

5. N'en prenons pour preuve que ce qu'écrit Smith de Hume dans la *Richesse des Nations* : « Le plus illustre philosophe et historien du siècle » (12).

pouvons donc dire qu'une science est exacte ou non selon que nous possédons une règle exacte pour établir cette relation ⁶.

Smith conçoit le problème de la mesure de la valeur d'une marchandise (ou d'un ensemble de marchandises) comme de même nature que celui de la mesure d'une longueur ⁷; la recherche d'une unité invariable naît de l'exigence, qui ne doit pas être nécessairement interprétée comme un résidu métaphysique, d'attribuer aux marchandises des valeurs susceptibles d'être mesurées de façon empirique et « stable ». « De même que le pied humain, le bras, la poignée diffèrent d'une personne à l'autre et ne peuvent donc constituer une mesure adéquate des quantités des différents objets physiques, de même une marchandise qui varierait continuellement dans sa propre valeur ne peut constituer une mesure adéquate de la valeur des autres marchandises ⁸ (15).

La mesure invariable proposée par Smith naît immédiatement de sa distinction entre prix nominal et prix réel : le premier est le prix exprimé en monnaie, le second est déterminé par la quantité de travail qu'une marchandise peut acquérir sur le marché : la nécessité de conduire l'analyse en termes de prix réels est présentée par Smith comme une conséquence logique de l'importance attachée à la division du travail comme facteur principal du progrès économique. Son raisonnement est le suivant : avec la division du travail chaque individu ne peut satisfaire ses propres exigences que grâce au travail d'autrui : sa richesse (« le degré auquel il peut satisfaire les besoins, les commodités et les plaisirs de la vie humaine » (17)) ne consiste ainsi que dans la possibilité de disposer (de commander) le travail d'autrui : (« la richesse, dit Hobbes, est pouvoir » (18)). L'augmentation de richesse que la possession d'une marchandise procure à un individu « qui n'a pas l'intention de l'utiliser et de la consommer lui-même » est ainsi donnée par la quantité de travail avec laquelle cette marchandise peut être échangée — il s'agit du prix réel de la marchandise.

6. Et il poursuit « Toutefois une règle exacte pour établir l'égalité existe, si nous supposons que la quantité se compose de points indivisibles. Deux lignes sont égales quand le nombre de points qui les compose est égal et quand chaque point de l'une correspond à un point de l'autre. Mais quand bien même cette règle serait exacte, elle n'en serait pas moins inutile, car nous ne pourrions jamais compter le nombre de points composés dans une ligne si nous abandonnons cette règle d'égalité, nous ne pouvons plus avoir aucune prétention d'exactitude » (13).

7. Quelques années plus tard le gouvernement révolutionnaire français fera construire le fameux mètre en platine destiné à servir d'étalon universel à la mesure des longueurs : c'est probablement en pensant à cet étalon que Destutt de Tracy, qui sera plus tard cité par Ricardo de façon élogieuse, reprit l'argument : « pour qu'un calcul économique soit juste et certain, il faut que l'unité soit déterminée de la manière la plus rigoureuse et absolument invariable » (14).

8. Comme le dit Steuart : « But suppose that a youth of twelve years old should take it into his head to measure from time to time, as he advances in age, by the length of his own foot, and that he should divide this growing into inches and decimals : what could be learned from his account of measures. As he increases in years, his foot, its inches and subdivisions, will lengthen gradually, and were every man to follow his example, and measure by his own foot, than the foot of measure now established would totally cease to be of any utility » (16).

« Ici — remarque Marx — A. Smith note avec une grande perspicacité que le développement des forces productives n'a débuté qu'une fois que celles-ci aient été transformées en travail salarié. » Mais il ajoute : « En réalité n'est considéré ici que le concept de valeur d'échange... l'on met ici l'accent sur l'égalisation, introduite avec la division du travail et avec la valeur d'échange, entre *mon* travail et le travail d'autrui, c'est-à-dire le travail social » (20).

La division du travail est la condition nécessaire pour que le fait de parler de travail commandé ait un sens : mais elle n'est pas en elle-même un argument en faveur de l'utilisation des prix réels.

Les véritables raisons du choix de Smith doivent être cherchées dans son approche générale envers « ce que l'on appelle l'Economie Politique, qui traite de la nature et des causes de la richesse des nations » (21). Ce qui l'intéresse en particulier est l'analyse du processus capitaliste de l'accumulation : la société est divisée en classes, à chacune d'elles correspond une forme spécifique de revenu et une fonction spécifique, et il est naturel pour Smith de mesurer ces revenus en termes de leur capacité d'accumulation, qui signifie avant tout leur capacité de mettre en œuvre des travailleurs productifs.

Ceci est bien évidemment le point de vue typique du capitaliste, qui produit des marchandises non pour les consommer lui-même ou pour les échanger contre d'autres biens de consommation, mais pour les vendre de façon à recevoir un profit destiné à être réinvesti. Supposons que le capitaliste emploie dans une première période un certain nombre de travailleurs dans la production de marchandises, qui, vendues sur le marché, lui permettent non seulement de reconstituer le fonds de salaire initial, mais de payer des profits (et des rentes) à leur taux « naturel » ; dans la seconde période il sera normalement en mesure d'employer un plus grand nombre de travailleurs, l'augmentation représentant un indice de sa capacité d'accumulation dans la période⁹.

Ce qui est vrai pour chaque capitaliste individuel l'est également pour la nation dans son ensemble : et ceci — comme il a été noté à plusieurs reprises — représente pour Smith l'avantage principal de la prise en considération de la valeur réelle des marchandises. Mesurer le surplus d'un pays en termes du travail dont celui-ci peut disposer revient à exprimer « la limite à l'augmentation des travailleurs productifs disponibles dans ce pays » et constitue donc « le meilleur indice de son pouvoir d'accumulation et d'augmentation de sa propre prospérité » (22).

9. Si nous supposons pour le moment — comme le faisait fréquemment Smith — que le capital consiste entièrement d'avances en salaires, une augmentation du salaire, du point de vue de celui qui accumule du capital, représente une dépréciation « réelle » de son capital.

Une fois la décision prise d'analyser la valeur des marchandises en termes « réels » (c'est-à-dire en quantités de travail commandé) il devient clair que la monnaie, comme unité de mesure, présente un vice fondamental : son prix réel (la quantité de travail commandé par unité monétaire) est lui-même variable ; la variation de la « valeur » de la monnaie, due aux variations de sa teneur en métal précieux et aux conditions de production de celui-ci¹⁰ avait été déjà largement discuté avant Smith. L'on doit ici ajouter que le travail commandé par l'unité monétaire dépend bien évidemment également de la répartition.

Une unité de mesure satisfaisante doit toujours commander la même quantité de travail, de sorte que les variations des prix exprimés dans cette unité de mesure reflètent uniquement des variations de la quantité de travail commandée par les marchandises. Cette caractéristique est bien évidemment satisfaite par les marchandises dont est composée l'unité de salaire : telle est la mesure invariable proposée par Smith. Les nombreuses affirmations de la Richesse des Nations apparaissent maintenant claires :

« une marchandise qui varie continuellement dans sa propre valeur ne peut être une mesure appropriée de la valeur des autres marchandises... seul le travail, qui ne varie que dans sa propre valeur, peut être la mesure unique, ultime et réelle, grâce à laquelle la valeur de toutes les marchandises peut à chaque période et en chaque lieu être estimée et comparée » (24).

« Le travail, et non une marchandise particulière, ou un type de marchandise, est la vraie mesure de la valeur, non seulement de l'argent, mais encore de toutes les autres marchandises » (25).

En conclusion :

1 - L'exigence de conduire l'analyse économique en termes de grandeurs (les valeurs des marchandises) qui restent stables par rapport aux variations externes qui pour Smith ne présentent que peu d'intérêt (les variations de la « valeur » de la monnaie) est à la base de la recherche smithienne d'une mesure invariable.

2 - En choisissant de raisonner en termes de prix réels (travail commandé), le salaire devient une unité de mesure invariable par définition. Le problème de Smith se distingue de celui, banal, du choix d'un numéraire (après tout — remarquera Ricardo — toute marchandise « qui ne varierait pas dans sa propre unité serait une mesure invariable de la valeur » (26), parce que la définition du prix réel fait référence de

10. « Du prix plus ou moins élevé exprimé en argent ou en termes des marchandises en général, et plus particulièrement en termes de blé nous pouvons seulement en déduire que les mines qui fournissaient alors le monde commercial en or et en argent étaient fertiles ou stériles, mais non que le pays était riche ou pauvre » (23).

façon précise à l'analyse de l'accumulation capitaliste, qui pour Smith est l'objet principal de l'économie politique ¹¹.

3 - Le fait de mesurer les prix des marchandises en termes de travail commandé ne suppose aucune théorie particulière de la détermination des prix. La solution donnée par Smith à ce dernier problème est connue : « Dans l'état originel qui précède l'appropriation de la terre et l'accumulation du capital, tout le produit du travail appartient au travailleur » (28) et le prix réel des marchandises coïncide avec le travail incorporé. Mais à peine cet état mythique est-il abandonné et qu'apparaît l'appropriation privée de la terre et des moyens de production, cette identité disparaît et le prix devient déterminé par la somme « des salaires, des profits et des rentes, (...) les trois facteurs originels (...) de toute valeur d'échange ».

La critique de Ricardo

Ricardo redéfinit l'objet de l'économie politique : le problème de la répartition du produit net entre les classes sociales devient pour lui le problème central qui pour Smith était celui de l'accumulation. De plus les deux problèmes, celui de la mesure des valeurs et de leur détermination, ne font plus qu'un et de la solution correcte du second dépend pour Ricardo la solution du premier.

Il ne pouvait accepter la théorie smithienne de la détermination des prix à cause des conséquences aberrantes qui pouvaient en découler pour l'analyse de la répartition : si — comme il est dit dans la *Richesse des Nations* — « le prix naturel varie selon le niveau naturel de chacune des parties qui le compose, à savoir les salaires, les profits et les rentes » nous devons en conclure qu'une augmentation des salaires n'entraîne pas une baisse des profits mais une augmentation des prix. Telle est la vraie nature de la critique que fait Ricardo à Smith, comme Sraffa l'a montré de façon particulièrement claire en utilisant une lettre de Ricardo à J. Mill (1818) :

« Adam Smith pensait que puisque dans les premiers stades de la société tout le produit du travail appartenait au travailleur et qu'après l'accumulation du capital une part en allait aux profits, cette accumulation... avait entraîné une augmentation des prix. »

Après avoir découvert ceci, qu'il appelle « the original error respecting value » d'Adam Smith, Ricardo semble vouloir retourner l'argument de Smith : il semble considérer que la décision de mesurer les valeurs des marchandises en termes de travail commandé plutôt qu'en

11. Ceci peut être confirmé par le fait que plus récemment J.M. Keynes, confronté à un problème sous certains aspects analogue (l'analyse des niveaux d'activité) a proposé à nouveau l'unité de mesure d'Adam Smith (« l'unité de salaire ») : « le revenu réel d'un individu augmentera et baissera avec les quantités d'unité de travail qu'il peut commander, c'est-à-dire avec le niveau de son revenu mesuré en unités de salaire » (27).

terme de travail incorporé est un aspect nécessaire de cette « erreur originaire ».

La critique explicite à Smith dans les Principes vise en fait non pas tant sa détermination des prix que sa mesure invariable des valeurs : « Après avoir montré avec la plus grande pertinence les insuffisances d'un étalon variable, comme l'or ou l'argent, pour déterminer les variations de la valeur des autres biens, Smith a lui-même choisi en prenant le blé ou le travail un étalon qui n'est pas moins variable... » « la valeur du travail n'est-elle pas également variable, étant non seulement affectée, comme tous les autres biens, par le rapport entre l'offre et la demande, qui varie uniformément avec tout changement dans la société, mais également par les variations du prix de la nourriture et des autres biens de première nécessité que les travailleurs acquièrent avec leurs salaires ? »

En ce qui concerne cette critique, nous pouvons faire deux remarques : (a) Ricardo juge de la variabilité de la mesure proposée par Smith dans le cadre de l'analyse smithienne (le travail incorporé) ; (b) du point de vue de Ricardo, il n'est pas correct d'affirmer que la « valeur du travail » varie comme celle de *toutes les autres valeurs*, parce que cette valeur particulière est celle qu'aujourd'hui nous appellerions une variable de la répartition. Développons ce second point.

Dans la première édition des Principes, Ricardo, grâce à l'adoption d'une théorie générale de la valeur, put déterminer le taux de profit à partir du rapport entre la quantité totale du travail national et la quantité totale de travail nécessaire pour produire les biens de subsistance des travailleurs. Si nous savons qu'en général les marchandises ne s'échangent pas selon leurs quantités de travail incorporé, l'hypothèse d'un salaire uniforme sera toutefois suffisante pour garantir que les quantités relatives de travail incorporées dans les marchandises sont égales aux quantités relatives de travail commandé¹².

Ricardo, dans le contexte d'une théorie « pure » de la valeur travail, propose comme mesure invariable une marchandise qui présente la caractéristique d'être produite par une quantité constante de travail.

Dans la troisième édition des Principes, Ricardo remarque pourtant que quand bien même une telle marchandise existerait, « elle ne serait une mesure parfaite de la valeur que pour les biens produits dans des conditions exactement semblables à celles où elle a été elle-même produite ; et non pour les autres (37). En d'autres termes, cette première mesure ne serait parfaitement invariable que si toutes les marchandises s'échangeaient selon leurs quantités de travail incorporées, ce qui n'est vrai que si elles sont toutes produites dans des conditions exactement

12. Marx en déduit que ceci ne se vérifie que si, une fois résolue la valeur totale des marchandises en temps de travail payé et non payé « ist das Verhältnis der unbezahlten zur bezahlten Arbeitszeit dasselbe » (35). Il ne semble pas se rendre compte que ce rapport doit être égal par définition à $[1/(\text{valeur de la force de travail}) - 1]$ où la valeur de la force de travail reste constante.

semblables. Dans ce sens la valeur de la marchandise unité de mesure peut être exprimée par ¹³ :

$$u = c + v + s \equiv 1$$

et le travail commandé sera :

$$1 \frac{v + s}{v} = \frac{(1 - c)/c}{(1 - c)/c - s/c}$$

L'hypothèse que notre marchandise soit une parfaite unité de mesure suppose que ce dernier rapport ait la même valeur, qu'il s'agisse de la marchandise unité de mesure ou de l'ensemble de la production nationale. L'utilisation des symboles de Sraffa permet d'obtenir un résultat familier :

$$\begin{array}{l} \text{(travail commandé)} \\ \text{(par la marchandise)} \\ \text{(unité de mesure)} \end{array} = \frac{v + s}{v} = \frac{R}{R - r}$$

En conclusion, Ricardo rejette la mesure de Smith en termes de travail commandé et lui oppose sa propre conclusion : mais les conditions nécessaires pour garantir l'invariabilité de la mesure de Ricardo sont suffisantes pour établir une relation simple entre le travail incorporé et le travail commandé par une marchandise. Toutes les propriétés de l'unité de mesure ricardienne peuvent être établies en termes d'une quantité de travail commandé qui varie selon une règle simple ne dépendant que du taux du profit.

La condition que toutes les marchandises soient produites dans des circonstances exactement identiques est trop restrictive pour être vraiment intéressante : de notre point de vue ceci revient à supposer que le système ne produit qu'un seul bien.

Toutefois Piero Sraffa a démontré que les avantages analytiques liés à ce cas improbable peuvent être en général maintenus si l'on utilise comme mesure des valeurs une marchandise imaginaire composite (la marchandise étalon) pour laquelle sont vérifiées les conditions que nous avons posées pour le système dans son ensemble. Et la même relation simple (qui auparavant était valable pour chaque marchandise) permet maintenant d'obtenir le travail commandé par la marchandise étalon. Ceci semble la raison intuitive pour laquelle Sraffa parvient à la conclusion que :

« l'on trouve toutes les propriétés d'un "étalon invariable des valeurs" (...) dans une quantité variable de travail qui, toutefois, varie selon une règle simple indépendante des prix. Cette unité de mesure augmente avec la baisse du salaire, c'est-à-dire avec l'élévation du taux de profit, de telle sorte qu'étant égale au départ au travail annuel du système quand le taux de profit est nul, elle augmente sans limite quand le taux de profit approche de sa valeur maximale R' » (38).

13. Par commodité nous utiliserons les symboles marxistes.

Trois observations sur la marchandise étalon :

a) La conclusion à laquelle nous venons d'aboutir a donné lieu en Italie à une interprétation assez curieuse. L'on a prétendu que Sraffa a séparé le concept de « travail générique (“sans phrase”) quantifiable » de celui de la « force de travail », et a utilisé le premier en abandonnant le second. Ceci est illégitime car, comme l'a montré Marx, les deux abstractions ne peuvent être séparées puisqu'elles prennent toutes deux naissance dans le mode de production capitaliste où elles se présentent comme abstractions « in re ipsa ». Si Sraffa avait introduit dans son propre système la marchandise force de travail « l'on aurait vraiment une production des marchandises par des marchandises, entièrement cohérente non seulement du point de vue mathématique et formel, mais encore de celui de la logique historique... Mais l'introduction explicite du concept de force de travail aurait de nouveau conduit à la théorie de la valeur travail incorporée. D'autre part comme dans Sraffa il n'existe de façon explicite que du travail général, il est nécessaire de revenir au travail commandé, c'est-à-dire à un des instruments conceptuels d'Adam Smith » (39).

Cette thèse a été soutenue pour la première fois par Giulio Pietranera en 1963 et a été ensuite reprise presque textuellement par Ricardo Fiorito (40) (qui comme Pietranera a consacré ses travaux à Smith).

Il est clair que la distinction entre « valeur de la force de travail » et « valeur du travail » est importante, et est liée à la distinction entre travail incorporé et travail commandé ; mais il est également évident que les problèmes liés à l'utilisation de la catégorie de force de travail n'ont ici rien à voir avec le problème de la mesure invariable des valeurs (à propos de laquelle nous retrouvons de façon si surprenante le travail commandé). Il est bien sûr toujours possible de considérer comme donnés les inputs de marchandises qui entrent de fait dans la consommation des travailleurs de façon à déterminer le prix de la force de travail : dans ce cas le problème de la répartition et, par conséquent, celui de la mesure invariable des valeurs, disparaît.

b) La définition ricardienne de la mesure invariable a subi une transformation curieuse que Sraffa a mise en lumière dans son Introduction.

Dans la première édition des Principes, les variations de la valeur des marchandises ne sont dues qu'aux variations des quantités de travail nécessaires pour les produire : par conséquent la mesure invariable doit être produite par la même quantité de travail « en tous temps et en toutes circonstances » (41). Plus précisément Ricardo suppose que la monnaie est toujours produite par une année de « travail sans l'aide de capital » (42). Dans la troisième édition il admet que les valeurs des marchandises peuvent dépendre — bien que dans une très faible mesure — par les variations de la répartition : pour qu'elles soient invariables par rapport à ce second type de variation, la marchandise utilisée comme mesure des valeurs doit être produite dans des condi-

tions « moyennes » par rapport à l'ensemble des marchandises. Et dans son dernier traité sur « La valeur absolue et la valeur d'échange », après avoir considéré comme cas extrêmes deux marchandises, l'une « produite par du travail et du capital utilisés pendant plus d'un an et l'autre avec une seule journée de travail sans aucun capital », il pense trouver la moyenne entre ces deux extrêmes dans une marchandise produite par une année de travail » (43) : et il retrouve ainsi l'unité de mesure utilisée dans la première édition.

Ce retour au point de départ pourrait faire croire que les deux problèmes ont une solution commune et qu'il serait possible de définir un ensemble de conditions cohérentes de façon à garantir, quand elles seraient satisfaites, l'invariabilité de la mesure de la valeur à la fois au sens donné à celle-ci dans la première et dans la troisième édition. En fait il n'en est pas ainsi : la mesure invariable par rapport à la répartition (comme moyenne entre deux extrêmes) a été définie de façon rigoureuse par Sraffa sous la forme de la marchandise étalon. Toutefois, il suffit que la quantité de travail nécessaire à la production d'une seule marchandise varie (et donc que varie la technique) pour que la marchandise étalon associée à cette dernière soit différente. Or ce sont justement de telles variations de la technique qui sont considérées dans la première édition de sorte que la construction de la mesure invariable ne peut satisfaire aux conditions requises dans la première édition.

Ricardo était intéressé avant tout par l'étude de la répartition et le problème de la définition d'une mesure des valeurs indépendante de celle-ci était pour lui essentiel d'un point de vue théorique. Toutefois il sera erroné d'avancer que Sraffa a résolu le problème dans les termes posés par Ricardo : la marchandise étalon ne peut être une mesure invariable par rapport aux causes de variations des valeurs que Ricardo considérait « de très loin comme les plus importantes ».

c) La valeur d'une marchandise ou d'un ensemble de marchandises, mesurée en termes d'une unité invariable (par rapport à la répartition) varie quand varie cette dernière. En particulier, la valeur du produit net, mesurée de cette façon, ne peut être représentée comme un gâteau dont les dimensions ne varieraient pas quand varient les proportions dans lesquelles il est partagé. Il est bien évident que l'hypothèse contraire impliquerait que la valeur du produit net en termes d'une unité quelconque de mesure, ne varie pas quand varie la répartition : ce qui est contraire à la recherche même de la mesure invariable ¹⁴.

14. Cette contradiction, dont il semble que Ricardo soit innocent, lui est attribuée par exemple par Fernando Vianello (44).

La mesure invariable dans « l'Histoire des théories de la plus value » de Marx

Les rares remarques de Marx sur la recherche ricardienne d'une mesure invariable des valeurs sont sans conteste négatives¹⁵ : tout le problème lui semble mal posé, s'il n'est pas privé de sens.

Si l'on distingue — comme Marx l'a fait explicitement et à de nombreuses reprises — entre valeur (travail) et prix (de production), considérés comme catégories différentes, situées à différents niveaux d'analyse, tout le problème de la mesure invariable peut apparaître assez incompréhensible.

Un tel problème, quand on se réfère au système des valeurs, semble à Marx une façon incorrecte (encore qu'il traduise un « instinct logique ») d'affronter le problème fondamental du concept même de valeur.

« Le problème de la recherche d'une *mesure invariable de la valeur* n'est donc en réalité, qu'une expression inexacte pour exprimer la recherche du concept, de la nature même de la *valeur* » (46).

« La variation est la caractéristique même de la valeur. *Invariable* signifie que la mesure immanente des valeurs ne peut être elle-même une marchandise, une valeur, mais plutôt quelque chose qui constitue la valeur, et *donc* qui soit également la *mesure* immanente de sa propre valeur » (47).

Quand elle se réfère aux systèmes des prix, la même recherche lui apparaît comme décidément absurde : « Le prix de la marchandise qui sert à la mesure de la valeur et donc comme monnaie en fait n'existe pas ; s'il en était autrement, toutes les marchandises qui servent comme monnaie, devraient avoir également une seconde marchandise qui leur serve comme monnaie, de sorte qu'il faudrait une double mesure des valeurs. La valeur relative de la monnaie est exprimée par l'ensemble des prix de toutes les marchandises car pour chacun de ces prix, pour lesquels la valeur d'échange des marchandises est exprimée en monnaie, la valeur d'échange de la monnaie est exprimée par la valeur d'usage des marchandises. L'on ne peut donc parler d'une augmentation ou d'une baisse du prix de la monnaie » (48).

Malgré les apparences, ces observations ne constituent pas tant une critique de la recherche ricardienne d'une mesure invariable, que, dans un certain sens, l'élimination du problème qui l'avait créé. Encore une fois il nous faut nous référer à un changement de perspective qui se produit en passant de Ricardo à Marx : en d'autres termes, l'on doit

15. « Diese sectio VI on an invariable measure of value handelt vom Mass der Werte, aber ohne alles Bedeutende » (45).

éviter comme allant de soi une optique strictement ricardienne de l'interprétation de Marx. Nous pouvons partir d'une explication de Sraffa :

« Le problème de savoir pourquoi deux marchandises produites avec les mêmes quantités de travail n'ont pas la même valeur d'échange n'intéresse Ricardo que dans la mesure où les valeurs relatives peuvent varier quand varient les salaires. Les deux points de vue, celui de la différence et celui de la variation, sont étroitement liés ; néanmoins la recherche d'une mesure invariable de la valeur, qui prend tant d'importance dans le système de Ricardo, naît uniquement du second point de vue « et n'apparaît pas dans le premier » (49).

De ce point de vue, les positions de Marx et de Ricardo sont opposées : de là naît la source de leur divergence sur le problème de la mesure invariable des valeurs.

Pour Ricardo comme pour Marx le problème de l'appropriation du surplus présente une importance fondamentale. Pour Ricardo il s'agit d'un problème de répartition : il se propose d'analyser la façon par laquelle la valeur du surplus se divise entre les classes (d'où la nécessité d'une unité de mesure qui ne dépende pas de cette division). Dans ce contexte l'imputation du surplus à un travail non payé, sans donner lieu à des difficultés formelles, devient superflue.

Marx, au contraire, se préoccupe avant tout des mécanismes par lesquels le travailleur est contraint, dans le système capitaliste, de fournir une plus value, c'est-à-dire de prolonger sa propre journée de travail au-delà du temps nécessaire pour reproduire les marchandises qu'il consomme quotidiennement.

Il est clair que les deux problèmes (celui de Ricardo et celui de Marx) sont strictement liés, mais il est également clair que dans la formulation de Marx la nécessité de trouver une mesure invariable des valeurs disparaît.

Le fait que Marx (se référant explicitement à la mesure de Ricardo) reconnaisse les avantages analytiques des marchandises « dans la composition desquelles les divers éléments organiques entrent suivant une proportion moyenne, et dont le temps de circulation et de reproduction est un temps moyen » ne modifie pas les données du problème : dans le cas des marchandises qui possèdent ces caractéristiques « les prix de production et les valeurs coïncident, parce que pour celles-ci, mais seulement pour celles-ci, le profit moyen coïncide avec leur plus value effective » (50). Mais ceci ne signifie pas que, pour Marx, nous puissions parler dans ce cas de mesure invariable des valeurs (et ceci signifie encore moins qu'une telle marchandise doive être utilisée comme numéraire).

Georgio GILIBERT

King's College - Cambridge

Fondation L. Einaudi - Turin

(Traduit de l'italien par G. Grellet)

NOTES

1. P. Sraffa, *Production of Commodities by Means of Commodities*, Cambridge, 1960, p. 94.
2. K. Marx, R. Engels, *Werke*, Band 26.3, Berlin, 1968, p. 131.
3. K. Marx, *Teorie sul plusvalore*, vol. I, Roma, 1969, p. 168.
4. T. De Quinccy, *The Logic of Political Economy*, London, 1844, p. 48.
5. G. Myrdal, *The political Element in the Development of Economic Theory*, London, 1932, p. 74.
6. A. Smith, *The Wealth of Nations*, édité par E. Cannan, Londres, 1920, vol. I, p. 74.
7. Voir le chapitre I du cinquième livre de la « Richesse des Nations ».
8. I. Newton, *Principia*, Glasgow, 1871, p. XIV.
9. Id., *Opticks*, New York, 1952, p. 405.
10. H.F. Thomson, « Adam Smith's Philosophy of Science », in *Quarterly Journal of Economics*, LXXIX, 2 (May 1965).
11. E. Campbell Mossner, *The life of D. Hume*, London, 1954, p. 4.
12. A. Smith, op. cit., p. 623 (Cannan ed., II, 275).
13. D. Hume, *An abstract of a Treatise of Human Nature*, edited by J.M. Keynes & P. Sraffa, Cambridge, 1938, p. 36.
14. A.L.C. Destutt de Tracy, *Traité d'économie politique*, Paris, 1823, p. 40.
15. A. Smith, op. cit., I, 35.
16. J. Steuart, *Principles of Political Economy*, Glasgow, 1966, pp. 416-417.
17. A. Smith, op. cit., I, 32.
18. *Ibid.*, I, 33.
19. *Ibid.*, I, 32.
20. K. Marx, *Teorie*, op. cit., pp. 162, 169-170.
21. A. Smith, cit., p. 538 (Cannan ed., II, 177).
22. P. Garegnani, *Il capitale nelle teorie della distribuzione*, Milano, 1959, p. 192 ; voir également R.L. Meck, *Studies in the Labour Theory of Value*, London, 1956, p. 56.
23. A. Smith, op. cit., I, 239.
24. *Ibid.*, I, 35.
25. *Ibid.*, I, 187.
26. Ricardo, *Works*, Vol. IV, Cambridge, 1951, p. 392.
27. J.M. Keynes, *The General Theory of Employment, Interest and Money*, London, 1936, p. 91.
28. A. Smith, op. cit., I, 66.
29. *Ibid.*, I, 54.
30. D. Ricardo, *Works*, Vol. I, Cambridge, 1951, p. XLI.
31. A. Smith, Cannan ed., I, 65.
32. D. Ricardo, *Works*, Vol. VII, Cambridge, 1952, p. 377.
33. *Ibid.*, p. 100. X
34. *Ibid.*, *Works*, Vol. I cit., p. 14.
35. K. Marx, F. Engels, *Werke*, Band 26.3 cit., pp. 156-157.
36. *Ibid.*, p. 157.
37. D. Ricardo, *Works*, Vol. I, op. cit., p. 45.
38. P. Sraffa, op. cit., p. 32.
39. G. Pietranca, *La teoria del valore e dello sviluppo capitalistico in Adamo Smith*, Milano, 1963, p. 316.
40. R. Riorito, *Divisione de la lavoro e teoria del valore*, Bari, 1971, p. 88.
41. D. Ricardo, *Works*, Vol. I, op. cit., p. 27.
42. *Ibid.*, p. XLII.
43. *Ibid.*, *Works*, Vol. IV, op. cit., p. 405.
44. R. Vianello, *Valore, prezzi e distribuzione del reddito*, Roma, 1970, p. 57.
45. K. Marx, F. Engels, *Werke*, Band 26.2, Berlin, 1967, p. 199.
46. *Ibid.*, *Werke*, Band. 26.3, op. cit., p. 132.
47. *Ibid.*, p. 154.
48. *Ibid.*, *Werke*, Band 26.2, op. cit., p. 199.
49. D. Ricardo, *Works*, Vol. I, op. cit., p. XLIX.
50. K. Marx, F. Engels, *Werke*, Band 26.2 cit., p. 197.